L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 21 DECEMBRE 1891. 65ème Année

Dufour & Bonnet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS LUNDI, 21 DECEMBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Spear & Escoffier—Au No 243 rue Bienville, entre Marais et Villeré—Meubles de ménage, piano, etc.

Les Caisses d'Épargne privées, en 1890, en France.

Le *Journal officiel* a publié, le 3 décembre, le rapport adressé au Président de la République par le ministre du commerce, sur les opérations des caisses d'épargne privées, pendant l'année 1890. Il y a un mois, un document analogue sur le fonctionnement de la caisse d'épargne postale était inséré au *Journal officiel*.

On peut donc, facilement, suivre la marche de l'épargne, en France, dans le courant de l'année dernière.

A ce sujet—dit le *Temps*—nous croyons devoir signaler, tout d'abord, les efforts de l'administration pour publier, le plus rapidement possible, les documents relatifs aux caisses d'épargne. Trop souvent, nous avons eu à critiquer les retards invraisemblables apportés à l'établissement des statistiques administratives, pour que nous ne constations pas les progrès réalisés. Ils sont sensibles. Ainsi, le rapport sur les caisses d'épargne en 1887 n'a été publié que le 21 octobre 1889, soit près de vingt-deux mois après la clôture de l'exercice. Cette fois, l'écart n'est que de onze mois: la différence est considérable et permet d'espérer que l'on fera encore mieux l'an prochain.

Au 31 décembre 1890, le nombre des caisses d'épargne privées en fonctionnement s'élevait à 544 chiffre qui ne varie pas sensiblement depuis quelques années, puisqu'en 1883 il y avait déjà 543 caisses d'épargne privées: les caisses, qui se fondent (deux ou trois par an à peine), remplacent celles qui cessent leurs opérations. Il semble ainsi que le nombre des caisses d'épargne privées soit arrivé maintenant à son maximum. Comme répartition, on trouve que, sur les 544 caisses en fonctions à la fin de l'année dernière, 85 se trouvaient dans les chefs lieux de département, 255 dans les chefs lieux d'arrondissement, 190 dans les chefs-lieux de canton et 16 dans des communes. L'ouverture de la caisse nationale d'épargne, avec les grandes facilités qu'elle offre au public par l'utilisation des bureaux de poste, devait fatalement enrayer l'essor des caisses d'épargne privées, quant à leur nombre tout au moins. Mais la puissance d'épargne en France est telle, que les caisses privées ont vu leur action s'accroître malgré la concurrence de l'Etat. Il est vrai que les caisses privées se sont efforcées, dans certaines régions tout au moins, de développer leurs services, de se mettre de plus en plus en contact avec leur clientèle, soit en créant de nouvelles succursales, soit en faisant appel au concours des percepteurs, soit encore en augmentant le nombre des jours où les bureaux sont ouverts au public. De 1883 à 1890, les succursales des caisses d'épargne sont ainsi passées de 939 à 1,055. Cette progression est toutefois peu faible: il y a encore 17 départements dans lesquels les caisses d'épargne n'ont ni succursale, ni service annexe organisé par les percepteurs; il y en a 24 où l'ensemble des succursales et des services annexes est inférieur à 10, alors que dans des départements comme la Sarthe, la Marne, l'Aisne, le Loiret, Seine-et-Marne et Seine-et-Oise on en compte plus de 50. Les caisses d'épargne privées peuvent donner tout essor à leur initiative; leur sphère d'action est encore large, malgré l'existence de la Caisse nationale.

Ce qui le prouve surabondamment, c'est, entre autres, le département de la Sarthe. Grâce à l'exemple donné par la caisse d'épargne du Mans, le département arrive le cinquième dans la liste de classement formée à l'aide du nombre des livrets: il en possède 163,000; il vient bien avant la Gironde et Seine-et-Oise et n'est distancé que par les départements de la Seine, du Rhône, du Nord et de la Seine-Inférieure. Le département de la Sarthe n'en profite pas moins des services de la Caisse nationale d'épargne, mais dans une faible mesure naturellement, puisqu'il ne possède que 14,000 livrets postaux.

Ces constatations faites, il nous reste à signaler rapidement les mouvements généraux des diverses opérations. Le nombre des livrets existant au 31 décembre 1890, était de 5,761,408 au lieu de 5,539,047 au 31 décembre 1889. La progression ressort à 222,361 livrets, chiffre qui représente la différence entre les livrets ouverts et les livrets remboursés ou transférés d'une caisse à l'autre.

Le solde dû aux déposants a varié de 2 milliards 684 millions, à 2 milliards 911 millions 1/2: ce qui constitue une augmentation de 227 millions 1/2. Or, au 31 décembre 1887, le solde dû ne dépassait pas 2 milliards 364 millions. On voit ainsi que, dans l'espace de trois ans, les caisses privées ont vu leur avoir s'accroître de 547 millions 1/2, malgré la Caisse nationale d'épargne dont les progrès, également très rapides, ont fait passer le solde de 223 à 413 millions. L'épargne française a donc, du 1er janvier 1888 au 31 décembre 1890, placé dans les caisses d'épargne, publiques ou privées, un capital de 737 millions 1/2, soit une moyenne de 246 millions par an.

En 1890, les caisses privées ont reçu 869 millions 1/2 en 3,531,622 versements, soit une moyenne de 246 francs par versement. Or, s'il y a eu 2,510,135 versements inférieurs à 200 francs, ayant apporté aux caisses d'épargne une somme totale de 179 millions environ, il y a eu, en même temps, 1,021,487 versements de sommes supérieures à 200 francs, et dont l'ensemble n'a pas été moindre de 690 millions 1/2. En 1887, le fait se produisait déjà avec une intensité analogue: sur 2,987,461 dépôts formant un total de 645 millions, soit 215 fr. en moyenne, les dépôts inférieurs à 200 francs étaient de 2,209,000 avec un total de 144 millions 1/4, alors que les dépôts supérieurs à 200 francs, au nombre de 678,000 formaient un capital de 500 millions environ. La moyenne des gros dépôts était ainsi de 738 francs en 1887 et s'est trouvée de 677 francs en 1890.

Il ne saurait s'agir là d'épargne au sens exact du mot. Les financiers et les législateurs ne doivent pas être sans se préoccuper vivement de cette situation: elle comporte une source de difficultés pour l'avenir. Rien ne saurait mieux l'indiquer que le tableau suivant, donnant la décomposition du solde dû aux déposants au 1er janvier de cette année:

	Nombre	Sommes dues	Moyenne
Livrets de 20 fr. et au-dessous	1,661,718	16,637,735	[illegible]
[illegible] à 100 fr.	979,023	52,118,145	53 24
[illegible] à 200	497,486	73,420,782	146 59
[illegible] à 500	722,136	245,905,555	340 57
[illegible] à 1,000	650,136	534,881,301	739 87
[illegible] à 2,000	764,486	1,069,171,161	1,439 87
Livrets dépassant [illegible]	460,005	946,715,769	2,058 06
Sociétés [illegible]	3,871	15,419,760	3,983 40
Totaux	5,761,408	2,911,729,858	505 38

Si l'on ajoute à 2 milliards 911 millions le capital des caisses d'épargne, et si l'on en déduit les sommes qu'elles avaient en caisse, on trouve que leur avoir déposé à la Caisse des dépôts et consignations s'élevait, au 31 décembre, à 2,960 millions, soit 2,864 millions 1/2 en portefeuille, et 95 millions 1/2 en compte courant au Trésor. Le portefeuille comprenait 1,003 millions de 3 0/0 perpétuel, 1,329 millions 1/2 de 3 0/0 amortissable, 19 millions de 4 1/2 0/0, et le reste en obligations du Trésor à court ou à long terme, et en obligations de chemins de fer (10 millions seulement).

Pour se rendre compte de la situation de l'épargne en France, en ce qui concerne les caisses d'épargne tout au moins, il faut rapprocher les chiffres des caisses d'épargne privées de ceux qui concernent la Caisse nationale d'épargne. Il eût été bon qu'à la suite du rapport publié ce matin à l'*Officiel* un résumé très sommaire permît de connaître par département le nombre des livrets, les versements et les retraits. Ce travail, il faut l'espérer, sera fait l'an prochain.

En tout cas, grâce à la publication, à quelques semaines d'intervalle, des rapports sur les opérations des caisses d'épargne en 1890, on peut calculer à 7,366,076 le nombre des livrets existant au 31 décembre 1890, à 1 milliard 41 millions l'ensemble des recettes des caisses d'épargne par versements ou intérêts perçus, à 3 milliards 324 millions le solde dû aux déposants, et à 309 millions l'augmentation de ce solde. Si le premier de ces chiffres est des plus satisfaisants au point de vue de l'esprit d'ordre et d'économie qui règne dans notre population, les deux derniers indiquent une prospérité matérielle indéniable, mais ne laissent pas d'être suggestifs sur les conséquences qu'ils peuvent avoir sur notre politique financière.

Les domestiques:

—Catherine, je vous avais défendu de vous servir d'argenterie pour faire la cuisine, et voilà que vous tournez le roux avec une cuiller d'argent.

—Madame, elle était sale.

M. X...., en montant à cheval, affecte une raideur caricaturale.

Un de ses bons amis disait, dernièrement de lui, en le voyant passer:

—Regardez donc ce diable de X....: aussitôt qu'il est à cheval, on le dirait changé en statue de selle.

Collégien moderniste.

C'est à l'étude.

Le maître répétiteur constatant une flânerie inopportune.

—Durandois, pourquoi n'étudiez-vous pas votre histoire de France?

—A quoi que ça sert, puisqu'elle n'est pas finie?

Un vagabond passe en correctionnelle; il pleure et sanglote au point d'attendrir le président:

—Y a-t-il longtemps, demande celui-ci avec bonté, que vous ne travaillez plus?

Le prévenu en larmes:

—Depuis la mort de ma pauvre mère!

—Quel âge aviez-vous alors?

—Dix-huit mois, m'sieu l' président.

Sur le boulevard.

—Oh! mon ami, comme te voilà mis! Comment, tu portes encore un ulster vert pomme! Ce n'est plus la mode!

—Je vais te dire: ma femme m'a juré que tant que je le mettrais, elle ne sortirait pas avec moi!

Le problème des courriers, dans une classe du soir:

—Voyons, messieurs, dit le professeur, deux cochers partent en même temps; le premier a cent mètres d'avance sur le second, mais le second fait dix mètres de plus que le premier à la minute, où se rencontreront-ils?

Les élèves, comme un seul homme:

—Chez l'mastroquet.

SIGNAUX D'INCENDIE.

5 Harmonie et Tchoupitoulas.
6 Washington et Chippewa.
7 Marché de la rue Neuvième.
8 Carondelet et Huitième.
9 Prytanée et Neuvième.
12 Magnolia et Washington.
13 Sixième et St-Denis.
14 Poste de la Cie de Pompe No 22
15 Poste de la Cie de Pompe No 23.
16 Poste H. et L. Co. No 1, Jackson.
17 Constance et Première.
18 Magasine et St-André.
19 Ste-Marie et Tchoupitoulas.
21 St-Charles et Première.
23 Dryades et St-André.
24 Marché Keller.
25 Jackson et Colisée.
26 Jackson et Liberté.
27 Deuxième et Dryades.
28 Jackson et Laurel.
29 Levée, Orange et Richard.
31 Henderson et Peters.
32 Poste de la Cie de Pompe No 12, Tchoupitoulas.
33 Thalie et Levée.
34 Poste de la Cie de Pompe No 1, Hunter.
35 Chippewa et St-James.
36 Station de Police du 2ème Precinct.
37 Race et Magasine.
38 Melpomène et Camp.
39 Richard et Annonciation.
41 Station des Ecuries, St-Charles.
42 Marché Dryades, Melpomène.
43 Franklin et Erato.
45 Camp et Calliope.
46 Poste de la Cie de Pompe No 6.
47 Calliope et Front.
48 Peters et St-Joseph.
51 Constance et Erato.
52 Camp et St-Joseph.
53 Poste de la Cie de Pompe No 18, Calliope.
54 Remparts et Delord.
56 Calliope et Freret.
57 Magnolia et Erato.
58 Julia et St-Charles.
61 Terpsichore et Franklin.
63 Pied de la rue Lafayette.
64 Camp et Poydras.
65 Julia et Commerce.
71 Pied de la rue Julia, Dépôt du L. & N. R. R.
72 Canal et Levée.
73 Magazine et Girod.
74 Natchez et Tchoupitoulas.
75 Hôtel de Ville.
81 Canal et Camp.
82 Girod et Baronne.
83 Poste de la Cie de Pompe No 13, rue Perdido.
84 Carondelet et Commune.
121 Remparts et Canal.
123 Remparts et Poydras.
124 Poste de la Cie de Pompe No 14, rue Commune.
125 Workhouse, rue Girod.
126 Claiborne et Poydras.
127 Commune et Rocheblave.
128 Miro et Lafayette.
134 Poydras et Freret.
141 Bienville et Vieille-Levée.
142 St-Louis et Royale.
143 Poste de la Cie de Pompe No 7, Dauphine.
145 Bourgogne et Toulouse.
146 Poste H. & L. Co. No 4, Bassin.
151 Canal et Robertson.
152 Bienville et Johnson.
153 Derbigny et Bienville.
154 Station des cars, rue du Canal.
156 Prieur et St-Louis.
214 Vieille-Levée et St-Philippe.
215 Station de Police, Place Jackson.
216 Hôpital et Dauphine.
217 Poste de la Cie de Pompe No 10, Dumaine.
231 Tremé et Esplanade.
232 Remparts et Esplanade.
234 Tremé et Ursulines.
235 Poste de la Cie de Pompe No 21, Claiborne.
236 Chemin du Bayou et Claiborne.
237 Station de Police, Prison de Paroisse.
241 Poste de la Cie de Pompe No 3, Esplanade.
242 Ste-Anne et Miro.
243 Manufacture de Stero, Française.
245 Pont du Bayou et Esplanade.
247 Chemin du Bayou et Dorgenois.
252 Marigny et North Peters.
253 Poste de la Cie de Pompe No 9, Esplanade.
312 Station de Police, Champs-Elysées.
313 Bagatelle et Esplanade.
314 Bons-Enfants et St-Antoine.
315 Bons-Enfants et Champs-Elysées.
316 Claiborne et St-Bernard.
317 Lapeyrouse et Miro.
412 Laharpe et White.
413 Remparts et Espagne.
414 Poète et Urquhart.
415 Mandeville et Claiborne.
416 St-Antoine et Claiborne.
513 Presse à Coton et Levée.
514 Marché Washington.
515 Louisa et Remparts.
612 Poste de la Cie de Pompe No 24, rue Dauphine.
613 Dauphine et Indépendance.
614 Station des cars, Pologne.
615 Casernes des Etats-Unis.
616 Royale et Dauphine.

FEUILLETON.

LES Deux Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE.

Frère et Sœur.

(*Suite.*)

Adam Smith salua légèrement le garde et lui fit signe de s'asseoir.

Jean Rigaud obéit.

—Maintenant causons, dit l'Américain, et ne perdons pas notre temps. Pour tuer un homme, il faut des raisons graves.... Les vôtres?

—Je haïssais mortellement M. Maurice de Blangy.

—Vous a-t-il causé quelque tort?

—D'argent? Non.

—Et d'autres?

—J'avais une vieille rancune contre lui.

—Pour quelle cause?

—J'ai eu jadis une fiancée.... une fille du pays. Il l'a enlevée et en a fait une misérable.... Puis, il l'a abandonnée.... Elle est morte à Paris sur un lit d'hôpital.

—Est ce tout?

—Depuis, je l'ai retrouvé sur mon chemin.

—Comment?

—Je ne suis qu'un simple garde, mais j'aimais la même femme que lui.

—Et cette femme le préférait-elle?

—Cette femme est comme les autres. Elle serait allée du côté de la fortune.

—Qu'en savez-vous?

—J'en ai la preuve.

—Comment?

—Je l'ai entendue parler avec M. de Blangy alors qu'ils devaient se croire seuls.

—Le nom de cette femme?

—A quoi bon vous le dire? D'ailleurs en ai-je le droit?

La femme en noir se leva, ôta son voile et dit:

—N'est-ce pas de moi que vous voulez parler?

Jean Rigaud demeura interdit.

—Vous ici?

—Oui; répondez.

—C'est vrai, balbutia-t-il.

—Et maintenant vous pouvez continuer, dit la jeune fille.

—Ainsi, reprit Adam Smith, c'est à cause de miss Vanbury que vous avez tué Maurice de Blangy?

—A cause d'elle et d'une autre!

—Vous l'a-t-elle ordonné?

—Jamais.

—A-t-elle su que vous deviez commettre ce crime?

—Non.

—Qu'espériez-vous donc?

—J'espérais qu'en perdant l'espoir d'être la femme de ce jeune homme, elle consentirait à devenir la mienne.

—Votre femme.... vous!

—A moi!

—Quelle chance aviez-vous d'être agréé?

—Miss Vanbury avait paru m'écouter avec complaisance. En outre, je possède une certaine somme.

—Combien?

—Cent mille francs!

—D'où vous viennent-ils?

—Je les ai gagnés.

—Cent mille francs!.... un simple garde!

Jean Rigaud se tut.

—Votre vie est entre mes mains, reprit Smith. Votre honneur—— Ne craignez rien.... si vous me confessez la vérité.

—Eh bien! je vais tout vous dire.

Avec l'emportement de la passion le garde raconta l'histoire de son délire, de sa folie, la tentation à laquelle il avait succombé, son désir d'être riche.... puis le désespoir dont il avait été saisi en reconnaissant qu'il s'était déshonoré, qu'il s'était fait infâme, inutilement peut-être. Alors, pour se débarrasser d'un rival, de cet homme qu'il trouvait partout devant lui, furieux de son crime, autant par haine contre le père que contre le fils, il avait vu rouge.

—Vous savez le reste, ajouta-t-il.

—Ainsi, c'est le marquis de Blangy qui est cause de votre perte?

—Oui.

—Dites-vous vrai?

—Sur le Christ!

—Je vous crois, dit Adam Smith. Cette jeune fille ne vous a rien conseillé?

—Rien.

—Jurez le.

—Je le jure. Pourquoi mentirais-je? Je suis entre vos mains et je sens que ma vie est perdue.

Jean Rigaud essuya son visage basané sur lequel la sueur ruisselait.

Adam Smith fit un signe à son domestique.

Le mulâtre tira de sa poche des plumes et du papier et les mit sur la table.

—Un dernier mot, reprit l'étranger, je ne veux pas vous perdre, mais j'aurai peut être un jour besoin de vos aveux, non contre vous mais contre un autre plus puissant que vous. Je vous promets de n'en user que si je puis le faire sans vous nuire.

—Qu'exigez-vous?

—Vous allez me signer une déclaration ainsi conçue. Ecrivez.

Jean Rigaud se laboura le crâne avec les ongles.

—C'est ma tête que vous me demandez! murmura-t-il.

Mais il céda.

L'Américain dictait:

"Je soussigné Jean Rigaud, garde au service du marquis de Blangy-Cussey, reconnais:

"1o. Sur l'ordre de M. le marquis de Blangy, avoir tué, en le noyant, le nommé:"

Smith l'interrompit:

—Comment s'appelait l'homme?

—De Varnes.

—Que faisait-il?

—Avocat à Paris.

—Continuez:

"..... De Varnes, avocat à Paris, et ce, parce qu'il possédait des pièces compromettantes pour M. de Blangy et qu'on voulait lui prendre un million, prix de ces pièces.

"2o. Avoir tué d'une balle dans la poitrine, et ce, sous les yeux de MM. Adam Smith et Tony Barker, citoyens américains, M. Maurice de Blangy. Et ce, pour une haine que je lui portais.

"Fait et signé de ma main à Blangy, le 5 novembre 1888."

—Signez, ordonna l'Américain.

Jean Rigaud se redressa.

Ses traits étaient bouleversés.

—Mieux vaudrait me faire sauter la cervelle, murmura-t-il en jetant un coup d'œil à sa carabine.

Madeleine s'était levée.

Elle s'approcha et posant une main sur l'épaule du garde:

—Jean, dit-elle, c'est moi qui vous ai perdu. Si je vous avais révélé mes véritables sentiments, vous n'auriez pas tué ce misérable jeune homme. Je ne l'aimais pas. Je n'avais pour lui que de la haine et du mépris. Chacune de ses paroles, quand il m'offrait de faire de moi sa maîtresse, était une insulte! Plus tard peut-être vous comprendrez ce que j'ai fait. Aujourd'hui, vous pouvez avoir confiance. Ce n'est ni cet étranger ni moi qui vous trahirons! Le crime que vous avez commis a germé dans une autre tête que la vôtre! Vous avez frappé comme l'épée dans la main qui la tient. N'ayez pas peur et obéissez. Je réponds de vous, si le meurtre n'a pas eu d'autres témoins!

Smith la regardait avec stupeur!

—Quoi! ce serait vous! dit-il.

—Oui.

—Elle ment! s'écria Rigaud. Moi seul....

—Je n'ai pas frappé, je n'ai pas tué, dit la jeune fille. Je me suis vengée comme une femme peut le faire.

—Pourquoi? demanda l'Américain.

Elle réfléchit:

—Parce que nous autres, nous sommes d'un sang qui ne pardonne pas les outrages, que ce jeune homme m'insultait dans ma pauvreté en m'offrant de m'acheter avec de l'or volé, et parce qu'enfin il y a entre ses parents et moi une vendetta qui n'est pas près de s'éteindre.

—La cause?

—C'est mon secret, mais patience! vous le connaîtrez bientôt.

—Quand?

—C'est aujourd'hui le trois novembre. Dans quelques jours tout sera dit... et alors je vous relèverai de votre promesse.

—Bien.

—Signez, Jean, dit doucement la jeune fille.

Le garde, dompté, se résigna.

Il traça son nom en frémissant au bas de cette reconnaissance qui engageait sa tête.

Et se relevant, sans oser regarder cette inconnue qui le fascinait:

—Vous devez bien me mépriser, dit-il.

—Je ne méprise que les voleurs et les lâches, répondit-elle, et vous n'êtes ni l'un ni l'autre. Laissez-moi achever ma tâche et alors....

—Alors! demanda-t-il.

—Je serai votre amie.... votre bonne fée, si vous voulez, comme j'ai été la mauvaise.

—Merci.

Le garde se tourna vers l'Américain.

—Vous n'avez plus besoin de moi? dit-il.

—Non.

Jean Rigaud jeta sa carabine sur son dos, salua et sortit.

Adam Smith serra les papiers dans son portefeuille.

Une demi-heure plus tard, il quittait l'institutrice à la porte du château.

Le parc était complètement silencieux et désert.

La splendide demeure était morne comme une tombe.

Dans une chambre du premier étage, Louise de Chambeyre, marquise de Blangy, veillait entre un lit et un divan, farouche, l'œil sec, abîmée dans ses regrets, ses terreurs et ses remords.

Sur le lit, son fils gisait, mort, frappé d'une balle venue on ne savait d'où.

Sur le divan, sa fille Thérèse, blanche de la pâleur morbide des anémiques, venait de s'endormir d'un sommeil léthargique.

La marquise se leva, alla à la fenêtre et regarda d'un œil où le mépris se mêlait à l'aversion, une lueur qui filtrait à travers les persiennes d'une chambre en retour, dans un pavillon d'angle.

C'était la chambre de son mari.

François Valencourt veillait lui aussi, examinant avec effroi la situation, engagé, à la fin, malgré son astuce, sur cette pente glissante du crime qui entraîne les esprits les plus forts, les plus glacés et les plus fourbes, aux profondeurs des abîmes.

XXXII

TROIS LETTRES.

Thérèse de Blangy à Philippe Arbaud, étudiant en médecine, 30 rue Jacob, Paris.

"3 novembre.

"Mon cher Philippe,

"C'est au milieu des larmes et du deuil que je vous écris.

"Vous souvenez vous des craintes que je vous exprimais dans le cimetière de Blangy.

"Je ne me doutais pas qu'elles dussent se réaliser sitôt.

"Le malheur est entré dans notre maison.

"C'est à vous que je m'adresse pour épancher mon cœur et chercher une consolation.

"N'êtes-vous pas tout ce que j'aime et tout ce en quoi j'espère.

"Mon frère est mort.

"Il est près de minuit et je viens de le quitter étendu sur son lit, un cierge à son chevet, un crucifix sur la poitrine.

"Oui, la mort est là, mon ami, à deux pas de moi.

"Rien ne saurait dépeindre notre désespoir.

"Celui de ma mère est effrayant.

"Elle est assise près de son fils, immobile comme une statue de la désolation.

"Elle n'a pas encore versé une larme.

"Pauvre mère!

"Mon père qui s'était fait conduire à Beaune, est rentré pour le dîner.

"Sa victoria s'est croisée devant le château avec le break qui rapportait le cadavre de mon frère.

"Il n'a pas prononcé une parole.

"Il a mis un baiser sur le front de son fils, et il est rentré chez lui.

"Depuis, il n'en est pas sorti.

"Comment cette catastrophe est-elle arrivée?

"Qui pourrait le dire!

"Nous étions dans les bois d'Auverny, qui dominent Bellemare.

"Il y avait une vingtaine de tireurs embusqués dans une ligne, en attendant des sangliers traqués par des rabatteurs et les chiens courants du château.

"Au milieu de la fusillade, mon frère qui nous avait accompagnées, moi, mon institutrice et ma femme de chambre, et qui se tenait à cheval dans un endroit assez découvert, a reçu une balle en pleine poitrine.

"Il est tombé.

"Il n'y avait là que quelques paysans, des curieux attirés par le spectacle de cette battue.

"Que pouvions nous faire? Point de secours!

"Hélas! le mal était sans remède.

"Heureusement, le nouveau propriétaire de l'ancienne maison Stéfaud, un Américain, est venu à notre aide avec son domestique.

"La maison du colonel—c'est toujours le nom qu'on lui donne dans le pays—n'était qu'à un quart d'heure environ. Les autres habitations se trouvaient beaucoup plus éloignées. On y a transporté mon frère sur un brancard pendant qu'on courait à la recherche d'un médecin.

"Les soins ont été inutiles.

La lettre de Thérèse se continuait ainsi:

"Maurice a repris à peine connaissance et n'a pu que me serrer la main faiblement sans prononcer un seul mot.

"Lorsque ma mère est arrivée, une heure après, il était mort.

"D'où venait cette balle?

"Personne ne le sait.

"Les chasseurs étaient déjà loin quand nous nous sommes aperçues de la chute de mon malheureux frère.

"L'événement était si inattendu que personne n'y avait fait attention.

"On croit à un accident.

"Philippe, je vais vous faire un aveu, à vous seul!

"Gardez-en bien le secret.

"Il est venu à mes oreilles un mot terrible!

"C'était pendant qu'on emportait le mourant sur le brancard.

"Il n'y avait là que nous et trois hommes du village avec l'Américain et son domestique.

"Les hommes se relayaient de temps en temps.

"Un des habitants du village, un nommé Cassegrain, marchait derrière nous à quelques pas de distance.

"Cet homme ne nous aime pas, pour quelques discussions d'intérêt avec mon père.

"Il causait avec un de ses compagnons, maréchal-ferrant à Blangy.

"Bien qu'il parlât à voix basse, je l'ai entendu qui disait à l'autre:

"—Un accident, allons donc! Ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire.

"Et sur un ton ironique qui m'a fait mal, il a ajouté en élevant la voix:

"Des accidents! Plus souvent! Il en arrive trop au château depuis quelque temps, sans compter ceux qu'on ne connaît pas, du temps d'autrefois, quand il y avait les deux frères, les Valencourt! Je connais ça!

"Et pendant une demi-minute, il a grommelé entre ses dents d'un ton impossible à rendre:

"—Des accidents! des accidents!

"Je ne le voyais et il me semblait avoir devant moi sa face grimaçante.

"Depuis, je ne sais ni ce que je pense, ni ce qu'il faut croire.

"Que s'est-il donc passé dans notre famille?

"Quel mystère me cache-t-on?

"Avons-nous des ennemis secrets? Et, si nous en avons, méritons-nous leur haine?

"Je suis bien heureuse d'avoir auprès de moi deux femmes dévouées Suzanne d'abord, cette pauvre fille dont je n'ai qu'à me louer et qui est pour moi mieux qu'une servante, une véritable amie.

"Et aussi mon institutrice, miss Ellen Vanbury.

"Elle a été parfaite pour ma mère et pour moi.

"Elle n'a pas essayé de nous donner de vaines consolations! Elle s'est tenue à l'écart, tristement, frappée, on le voit, presque autant que nous par ce sinistre événement.

"Ce malheureux Maurice avait remarqué comme moi ses qualités et le charme qui rayonne autour d'elle comme le parfum autour des roses. Il se sentait attiré vers elle par une séduction presque invincible et que ressentent d'ailleurs tous ceux qui s'en approchent.

"Je recevais ses confidences à ce sujet. Il m'avait même consulté sur un projet qui peu à peu s'emparait de son esprit et dans lequel je l'engageais à persévérer.

"Je crois qu'il l'aurait épousée, si toutefois elle y avait consenti, mais elle l'ignorait encore et ne le saura jamais.

"Le difficile eût été d'obtenir le consentement de mon père, mais il avait un faible pour Maurice et n'aurait sans doute rien refusé à son favori.

"La mort a tout tranché.

"Est-ce la dernière fois qu'elle frappe si cruellement notre maison?

"Hélas! Peut-être!

"Il faut que je vous dise tout, mon cher Philippe.

"Jusque-là, j'espérais, je riais des prophéties des médecins.... je comptais sur la force de la jeunesse et ses impossibles ressources.

"Eh bien! ne vous effrayez pas, mon ami!

"Maintenant mon assurance diminue.

"Est-ce une illusion ou l'effet d'un esprit troublé par de tristes pressentiments, mais depuis le soir inoubliable où nous nous sommes engagé notre foi; depuis cette nuit étoilée où je vous ai promis d'être à vous ou de n'être à personne et qui me laisse dans l'âme un baume consolateur, je ne me sens pas aussi forte que je le voudrais; une langueur étrange s'empare de moi; par moments il me semble que ma tête s'égare et qu'un douloureux sommeil pèse sur mes yeux.

"Une faiblesse que j'essaie vainement de combattre me contraint à rester étendue dans ma chambre.

"Je ne souffre pas cependant.

"Je vous l'ai dit, mon ami, ne vous effrayez pas.

"D'ailleurs nous allons quitter Blangy. Ma mère vient de m'en avertir.

"Elle veut fuir ces lieux sinistres où elle dit qu'elle ne peut plus vivre.

"Donc je serai plus près de vous et je pourrai vous voir.

"On vient.

"C'est miss Ellen Vanbury, inquiète en voyant de la lumière dans ma chambre.

"Elle me contraint à me mettre au lit.

"Il en est temps en effet.

"Ma pendule marque une heure du matin.

"Bonsoir, Philippe; je reprendrai ma lettre demain.

"Dormez, vous qui avez la conscience tranquille et pensez, mon ami, que votre souvenir est mon soutien et ma consolation.

"5 novembre, 8 heures du matin.

"Je n'ai pu vous écrire hier. J'ai été plus souffrante et j'ai dû garder la chambre.

"Ce n'est pas étonnant après toutes les secousses de la veille.

"Miss Vanbury est très bonne pour moi.

"Elle a passé la journée auprès de mon lit et m'a conté une partie de ses voyages.

"Sa famille n'était pas riche.

"Est ce triste pour une âme élevée et fière de s'astreindre à une telle dépendance, à une sorte de servitude chez les autres.

"Elle ne laisse pas échapper une plainte et accepte sa condition avec courage.

"—Si vous vouliez, lui ai-je dit, vous ne me quitteriez jamais.

"Elle a souri avec quelque amertume à cette proposition.

"—Ne savez-vous pas que c'est impossible? m'a t elle dit.

"—Impossible! Pourquoi?

"—Vous ne serez pas toujours libre... Vous vous marierez. Et alors!....

"—Alors! lui ai-je demandé ....

"—Est-ce que votre mari consentirait à garder une étrangère!

"Me marier! Elle avait un singulier visage en me faisant cette remarque.

"Est-ce qu'elle aussi elle aurait les sinistres idées des médecins qui m'envoyaient à Allevard?

Thérèse terminait ainsi sa lettre:

"Je serais donc phtisique, comme ils le faisaient trop entendre, poitrinaire pour parler comme les romances d'autrefois.

"Ce serait affreux!

"Ce qui me rassure un peu sur cette fâcheuse prévision, c'est que ce n'est pas dans la poitrine que je souffre.

"La vilaine toux qui m'inquiétait, malgré moi, est tout à fait disparu.

"Je ne ressens qu'une faiblesse générale, une sorte de consomption qui m'anéantit.

"A tantôt.... Les cloches sonnent. Le moment de la séparation est arrivé. Quelle tristesse!

"1 heure.

"C'est fini.

"La tombe s'est refermée sur les restes de mon frère.

"Il repose dans le riant cimetière où nous nous sommes rencontrés.

"On a rouvert le caveau de mon grand oncle, le marquis Roland de Blangy.

"Il renfermait déjà les restes du plus jeune de ses neveux, Philippe Valencourt, mort tragiquement, lui aussi, le même jour que le marquis.

"Que c'est douloureux, mon ami, ces cérémonies et comme ces chants de l'église, tout simples qu'ils soient, sortant de la bouche de paysans, vous émeuvent et vous remuent jusqu'au fond de l'âme.

"J'ai bien pleuré, Philippe, mais les larmes font du bien.

"Mon père ni ma mère n'ont pas paru à l'église.

"Mon père est toujours enfermé chez lui.

"Ma mère ne veut voir personne.

"Comme je me levais ce matin, elle est venue près de moi, m'a serrée dans ses bras en silence et elle est aussitôt rentrée chez elle.

"Et toujours pas de larmes!

"Ses yeux arides me faisaient peur!

"La maison ressemble à un tombeau.

"Ah! Philippe, que la richesse est impuissante pour le bonheur! Et quelle folie de la préférer à tout le reste!"

"4 heures.

"Le docteur Chambay, mandé par dépêche, est arrivé.

"Il paraît que mon état inspire des craintes sérieuses.

"Quand le docteur m'a vue, il a froncé le sourcil et, après m'avoir auscultée, examinée et retournée sur tous les sens, questionnée pendant une demi-heure, il a rendu son oracle en disant:

"—Je n'y comprends rien. Il faudra voir.

"Il doit rester ici deux ou trois jours, sur l'insistance de ma mère.

"Le temps qui s'était mis au froid et à la brume est de nouveau très clair et très doux.

"Je vous écris ces notes à la hâte quand on me laisse seule.

"Ah! Philippe, c'est surtout quand on est malheureux qu'on éprouve le besoin de se rattacher à ses amis.

"Et vous êtes le mien, le plus cher, le seul peut-être.

"Je ferme cette lettre et vous la fais porter au train de Beaune. Vous l'aurez demain matin. Répondez-moi, toujours par Suzanne, et tout de suite, car autrement votre réponse ne me trouverait plus ici.

"Votre pauvre amie,

"THÉRÈSE."

Philippe Valencourt à Thérèse de Blangy.

"Ma chère Thérèse,

"Je suis bien attristé des nouvelles que vous me donnez.

"Comme vous avez dû souffrir et que je voudrais avoir le droit d'être près de vous pour vous adoucir ces cruels moments!

"Il faut croire à un accident, ma pauvre amie, et ne pas vous créer de fantômes avec votre imagination.

"Quels ennemis pouvez-vous avoir? D'où sortiraient-ils et dans quel but s'acharneraient-ils sur vous et les vôtres?

"Pour votre santé, il est impossible qu'elle se soit altérée à ce point en si peu de jours et les tristes moments par lesquels vous venez de passer sont cause d'une rechute qui n'aura pas de suites.

"Ayez du courage et ne vous laissez pas abattre.

"Tout ce que je sais, ma chère bien-aimée, c'est que vous êtes un ange et que la haine, eût-elle des causes puissantes, des sources légitimes, expirerait à vos pieds.

"Moi, je vous aime. Vous m'en avez donné le droit. Depuis le jour que vous n'avez pas besoin de me rappeler, car il est gravé dans mon âme comme sur de l'acier, je ne pense qu'à vous et vous êtes devenue mon but, l'objet de tous mes désirs et de toutes mes ambitions.

"Je donnerais ma vie pour vous éviter un chagrin.

"Je travaille comme vous le voulez, avec ardeur, [illegible] vous, c'est impossible, mais pour vous obéir et me rendre utile, si je peux.

"Adieu, ma fiancée et bien aimée Thérèse, je ne peux vous écrire que ces trois mots qui résument toutes mes pensées, toutes mes aspirations, tous mes désirs: je vous aime!

"PHILIPPE."

Thérèse de Blangy à Philippe Valencourt.

"7 novembre.

"Nous partons ce soir.

"Ce n'est pas un départ, c'est une fuite.

"On prend à peine le temps de faire les malles.

"Le château offre l'aspect d'une ville au pillage.

"L'ordre a été donné par mon père à quatre heures.

"Les magistrats étaient venus à midi pour une enquête sur les circonstances de l'accident.

"On n'a rien pu leur apprendre, puisqu'on ne sait rien.

"Peut-être l'auteur de ce malheur ignore-t-il lui-même qu'il en a été la cause.

"Hélas! tout ce qu'on peut dire ou faire ne saurait réparer le mal.

"Le château est devenu odieux à mes parents.

"Le docteur Chambay aurait aussi déclaré qu'il faut me changer d'air et que je serai mieux à Paris.

"Je m'en réjouis au milieu de notre douleur, car je serai près de vous.

"Respirer le même air et vous savoir à quelques pas seulement, Philippe, c'est la meilleure des consolations.

"A bientôt, mon ami.

"Moi aussi je vous aime!

"A bientôt.

"Pensez à moi!

"THÉRÈSE."

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

LE TESTAMENT D'UNE MÈRE.

I

EN DÉROUTE.

On parle souvent des magistrats de nos jours et il faut convenir que c'est rarement pour en dire du bien.

La robe et la toque elle-même ont perdu leur prestige.

Le reporter malin les guette.

Dans la vie percée à jour des gens en place, il est rare qu'il ne découvre pas quelque peccadille, quelque péché de jeunesse.

Aussitôt la presse aux mille trompettes entonne toutes les fanfares de la chasse, depuis la sortie du chenil jusqu'à l'hallali par terre.

Ce qui n'empêche pas la vue d'un procureur de produire un certain effet sur les gens dont la conscience n'est pas nette.

Chez de pauvres diables de paysans, d'employés ou de petits bourgeois, la fin tragique d'un jeune homme survenue à si court intervalle après un accident comme celui de l'étang Neuf, aurait amené visites sur visites, enquêtes sur enquêtes, interrogatoires et recherches de toute sorte.

Très commentés à Beaune et aux environs, ces événements ne pouvaient manquer d'émouvoir le parquet.

Les Blangy y étaient connus depuis un temps immémorial et tenaient, comme on dit, haut du pavé.

Il était donc impossible qu'on ne se livrât pas, au moins, à un simulacre d'enquête.

L'imprudence seule n'est elle pas une cause de poursuites quand elle entraîne mort d'homme?

Sans doute la pensée d'un crime ne devait venir à personne à propos d'une catastrophe si facilement explicable dans une chasse où étaient réunis un si grand nombre de tireurs et surtout dans ces battues où une balle égarée peut frapper le plus inoffensif des passants.

D'ailleurs, qui eût commis ce crime?

Dans quel intérêt?

A quelle cause pouvait-on l'attribuer?

Pour qui n'en tenait pas la clef, ce problème devenait insoluble.

Cependant, quand la voiture des magistrats s'arrêta au perron du château, quand le marquis, de son cabinet où il s'enfermait, vit descendre le juge d'instruction et le procureur, assistés d'un greffier, qui se dirigeaient de son côté; quand ils demandèrent, avec tous les égards que comportait la situation, à parler au maître, François Valencourt éprouva, malgré son astuce et son sang froid, un terrible serrement de cœur.

Les hommes noirs le trouvèrent dans un état d'abattement facile à comprendre.

Au surplus, la visite se passa en compliments de condoléance.

Le marquis se prêta avec déférence à toutes les questions; il fournit les renseignements utiles, mais en écartant toute idée criminelle de cette malheureuse affaire.

Il la rejeta sur une fatalité funeste.

L'auteur de l'imprudence demeurait inconnu.

Aucun des chasseurs présents ne pouvait fournir une explication.

Personne n'avait aperçu Jean Rigaud et il faut dire qu'à l'exception des deux témoins du meurtre et de Cassegrain dont l'esprit sarcastique et défiant était toujours prêt aux suppositions malveillantes, personne n'avait eu seulement la pensée de l'accuser.

Les magistrats s'en retournèrent donc comme ils étaient venus mais leur visite laissait dans l'esprit du marquis une véritable épouvante.

Du reste il n'en était plus à se repentir de l'ordre donné à Jean Rigaud.

Il comprenait sa faute.

Il avait été pris dans l'engrenage ordinaire du crime. Il s'était emporté, lui l'être froid, glacé, réfléchi, calculateur, sur la pente fatale, comme un vulgaire malfaiteur et quand, à l'aide d'un sacrifice d'argent qui diminuait à peine son opulence, il pouvait assurer sa sécurité, il avait cédé aux mauvais conseils de son avarice.

Il avait fait assassiner un homme, son complice, pour sauver un million!

C'était là le tort, la faiblesse, le mal irréparable.

Et dans le désarroi de cet acte non pas plus lâche que les autres, mais plus dangereux, plus compromettant pour lui, il restait démoralisé, anéanti, ne sachant de quel côté se tourner, entouré de toutes parts de périls et n'ayant fait qu'échanger un complice pour un autre, l'avocat trahi et vendu pour le garde assassin, de Varnes contre Jean Rigaud.

Quelle faute!

Aussi comme il s'en voulait de cet aveuglement passager!

Comme il se méprisait pour cette erreur indigne!

Les frayeurs dont il était assailli commençaient son châtiment.

Ce n'était pas tout.

Comme si ces frayeurs ne suffisaient pas à empoisonner sa vie, le deuil qui s'était abattu sur sa maison l'écrasait aussi.

Son fils était mort, son fils, le seul être qui lui eût inspiré un véritable attachement. Et il avait été frappé par une main inconnue!

D'où venait le coup? Les autres pouvaient l'attribuer à une imprudence!

Pour le père, la main qui frappait savait ce qu'elle faisait.

Cette blessure reçue en pleine poitrine, près du cœur, n'était pas due au hasard.

Des ennemis se cachaient donc autour de lui, dans l'ombre!

Où étaient-ils?

Tout l'inquiétait, jusqu'au visage sombre et sévère de la marquise, jusqu'à son silence et à son éloignement.

Elle l'évitait. Elle s'enfermait chez elle et refusait de le voir et de lui parler.

En dehors des heures où ses devoirs de maîtresse de maison la contraignaient à descendre au rez-de-chaussée du château, elle se confinait obstinément dans ses appartements et ne se montrait plus.

Il était donc devenu un objet de réprobation pour sa complice elle-même, pour cette Louise de Chambeyre qui jadis l'avait conseillé, dirigé, aidé dans la spoliation criminelle commise en commun et dont ils avaient si longtemps profité ensemble sans trouble et presque sans remords.

Cette défection achevait de le démoraliser.

Avec les conseils, l'appui de la marquise, il se serait soutenu, raidi.

Livré à lui-même, il chancelait, étourdi, sans boussole, désemparé.

Ah! les beaux [illegible] étaient bien passés!

Le vent avait tourné; le calme était disparu; la [illegible] de Blangy [illegible]

Aussi, dès que la voiture des magistrats de Beaune disparut dans l'avenue, le marquis prit une résolution subite, et, pareil au capitaine qui se sent vaincu, il déserta le champ de bataille et donna l'ordre du départ.

Comme Thérèse l'avait écrit en secret à son ami Philippe Arbaud, ce départ ressembla à une fuite.

Mieux qu'à une fuite, à une véritable déroute.

En un instant, le château offrit le spectacle d'une maison au pillage.

Les maîtres partaient d'abord; les domestiques restaient pour la plupart, afin de préparer les bagages et de remettre de l'ordre dans les appartements.

Jean Rigaud s'était tenu à l'écart pendant la visite des robins.

Une violente émotion lui serrait les flancs.

En les voyant s'éloigner, il respira.

Quelques minutes après, il se trouvait sur le passage des deux voitures qui emportaient les châtelains de Blangy.

François Valencourt était seul dans la première.

Il adressa à son complice un sourire d'intelligence destiné à le rassurer.

La seconde voiture, un landau, contenait quatre femmes: la marquise de Blangy et sa fille, très faible et très languissante, miss Vanbury et Suzanne.

Les dents du garde grincèrent de dépit.

Il n'avait pas prévu une fuite si prompte.

C'était à cause de l'Anglaise qu'il était perdu.

Elle lui échappait.

Pourrait-il seulement la revoir?

L'institutrice se pencha à la portière et leurs yeux se cherchèrent.

La jeune fille vit passer dans ceux de Jean Rigaud une flamme qui s'éteignit aussitôt.

Le sentiment de son indignité enlevait au malheureux son audace et presque sa force et son énergie.

Le landau passa.

Jean Rigaud resta seul.

Dans le château, les domestiques rangeaient en hâte les meubles, les couvrant de ces linceuls qui les abritent l'hiver et jetaient pêle-mêle dans les coffres et les malles les objets qui suivaient la famille du marquis de la campagne à Paris.

Kerhoët commandait, soucieux lui-même, ne sachant plus où il allait, frappé des catastrophes qui tombaient sur la maison depuis l'arrivée de cette Madeleine, sa protégée, qu'il redoutait, lui aussi, comme Adam Smith, de trouver criminelle, l'aimant trop pour la trahir et sentant qu'un autre désastre menaçait et que le dénouement était proche.

Certes, il faisait des vœux pour le succès de cette fille qui réalisait à ses yeux le type du courage et dont la cause était juste, mais comme les autres, comme Adam Smith, comme Jean Rigaud, comme le marquis, il était désorienté par ces événements inattendus, Madeleine lui produisait l'effet d'un de ces sphynx dont la pensée demeure indéchiffrable et troublante comme tout ce qui est obscurité et ténèbres.

Jean Rigaud entra au château dès que le landau eut passé la grille et se fut perdu dans le lointain.

La première figure qu'il aperçut fut celle du Breton.

—Eh bien! Joson, lui dit-il, on s'est donc décidé au départ?

Le Breton hocha la tête.

—Comme tu vois, répondit il.

—Qu'est-ce qu'ils ont tous à s'envoler comme des étourneaux?

—Tu le sais aussi bien que moi......

Le garde joua l'ignorance.

—Ma foi, non, dit-il, je ne comprends pas.

—Moi si, affirma Kerhoët.

—Ton avis?......

—C'est que l'air du pays ne semble pas sain au marquis.

Le garde haussa les épaules.

—Pourquoi pas?

—Pense donc, reprit Joson. Ce mauvais avocat qui trépasse à l'impromptu, sans crier gare.... le jeune homme qui récolte du plomb à sangliers et s'en va dans l'autre monde.... Enfin la demoiselle qui est reprise de son mal et baisse de jour en jour.... C'est inquiétant.

—Tu as peut-être raison.

—Sans compter les messieurs de la justice qui viennent se promener chez nous sans y être invités et s'informent des choses qui s'y passent.... Brr.... Ça ne te dit rien, à toi, Rigaud?

—Rien!

—A la place du marquis, j'aurais fait comme lui.

—Sera-t-il mieux là-bas?

—Peut-être bien.

—L'air n'y est pas meilleur que chez nous.... grommela le garde; pourtant j'ai envie d'y aller.

—Toi?

—Moi.

—A quel propos?

—Une idée.

—Viens, si tu veux. On te recevra le mieux possible.

—Du reste, monsieur le marquis m'a demandé.... Il a à me parler.

—Tant mieux, fit Kerhoët, soupçonneux.... Quand viens-tu?

—Je ne suis pas fixé.... Dans trois ou quatre jours....

—Sais-tu ce qu'il te veut, le patron?

—Ma foi non. Je le saurai quand il me l'aura dit.

Et pour donner le change au valet de chambre, il ajouta:

—Je crois qu'il a l'idée de m'envoyer dans sa terre de Seine-et-Marne.... Moi j'aime mieux rester ici.

—Tu as tort. Là-bas tu serais plus près de nous.... on se verrait plus souvent.

—Vous n'avez pas besoin d'un coup de main?

—Merci.

—Vous allez vous mettre en route?

—Ce soir. A minuit il n'y aura plus un chat dans la maison, excepté vous autres.

Joson Kerhoët remonta le grand escalier, suivi du garde.

Les palefreniers descendaient les bagages, des caisses, des malles et les déposaient dans le vestibule.

La femme de chambre de la marquise rangeait l'appartement de sa maîtresse.

—Vous avez fini? demanda le Breton.

—A peu près. Je vais passer dans la chambre de la demoiselle. Suzanne m'a priée de la mettre en ordre.

—Voulez-vous qu'on vous aide?

—Ce n'est pas de refus.

L'appartement de Thérèse de Blangy était tel qu'elle l'avait quitté. On y respirait un parfum de violettes et de roses, mêlé de cette vague odeur que laissent les drogues des pharmacies après elles.

—Pauvre fille! dit la femme de chambre, je n'oserais pas jurer qu'elle reverra Blangy....

—Vous exagérez.... le mal n'est pas si grand, observa le Breton.

—Vous n'avez donc pas remarqué comme elle a changé depuis quinze jours?

—Si, mais....

—Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Ses grands yeux sont effrayants....

La femme de chambre poussa un grand soupir:

—Malheur! Etre si riche et mourir si jeune! Voulez vous que je vous dise, Joson?

—Quoi?

—Eh bien! mon bon, nous avons vu le beau temps de la maison, mais, à mon idée, il est passé et il ne reviendra plus. Monsieur est d'une humeur noire.... Madame ne desserre pas les dents... Le fils est en terre; la demoiselle n'en a pas pour trois mois.... Voilà une famille finie.... et une maison où il n'est pas bon de vivre...... Ce qui nous reste de mieux à faire, c'est de nous retirer chacun dans notre coin.... Heureusement que ma pelote est ronde et la vôtre aussi.

Joson fit entendre un grognement de contrariété, mais ce n'était pas son pécule qui l'inquiétait.

—Oui, murmura-t-il, on ne sait pas comment tout ça finira.

Il appela:

—Rigaud!

Le garde répondit de l'étage supérieur.

Il profitait de l'abandon du château pour explorer l'appartement de l'Anglaise.

Le nid était vide, et cependant il ne pouvait s'en arracher.

C'était là qu'elles avaient vécu, dormi, rêvé toutes deux, la morte et l'autre!

Il fallut que Joson vînt le trouver pour l'obliger à quitter cette chambre devant laquelle il était venu si souvent, le soir, appuyé aux arbres du parc, regarder les lumières des deux jeunes filles.

Maintenant, il pouvait entrer, mais elles n'y étaient plus.

Joson remarqua son trouble. Jean Rigaud était livide, mais sous le regard du Breton, cette lividité se changea brusquement en une rougeur violente.

—Viens-tu au village? demanda Kerhoët.

—Si tu veux.

—Il faut dire adieu aux amis.

En traversant le parc [illegible] sur le communal devant l'église.

Cinq heures venaient de sonner.

La nuit était déjà profonde.

En novembre elle tombe de bonne heure.

Les lumières du café Lebidois n'étaient pas assez brillantes pour la dissiper.

Les habitués étaient cependant au complet.

Joson Kerhoët offrit une tournée aux amis.

—On s'en va donc? dit Cassegrain.

—Oui.

Le fausset de Pitard cria:

—Tout le monde file. Il n'y a que les pauvres diables qui restent dans le pays.

—Et le particulier de Bellemare? demanda le Breton.

—Il a pris de la poudre d'escampette.

—Lui aussi?

—Ce matin. Il en a assez, de son trou.

Joson se gratta le crâne, mais il eut beau le frotter, il n'en sortit pas une idée.

Cet Adam Smith qui était arrivé avec l'institutrice et partait en même temps lui brouillait la cervelle.

Qu'est-ce que cet étranger pouvait faire en cette aventure?

Il lui était impossible de le deviner, et il comprenait qu'il y était mêlé.

A six heures, il quitta le café de la veuve Lebidois après avoir serré les mains à la ronde et embrassé Virginie sur les deux joues.

—Ce qu'on va s'embêter maintenant, glapit le bossu, voilà les histoires finies!

—Un pari, fit Cassegrain, au hasard, pour dire quelque chose.

—Quel pari?

Le marchand de bois regarda en dessous Jean Rigaud qui causait dans l'oreille de la veuve.

—...Qu'on entendra parler des affaires avant six semaines et qu'il y aura du nouveau.

—Tenu! déclara le petit mercier. Cassegrain cherche toujours midi à quatorze heures.

—On verra, dit l'autre.

Ils avaient oublié de dire ce qu'ils pariaient.

Mais en pareil cas, c'est l'honneur qui est en jeu.

Cassegrain n'était pas prophète mais il devait gagner tout de même.

A huit heures, les voitures du château roulaient sur la route de Beaune.

A minuit, tous les domestiques du marquis étaient dans le train de Paris.

Et, dans son coin, bercée par le roulement sourd du chemin de fer, l'Anglaise, miss Ellen Vanbury, Madeleine Arbaud, les yeux fermés, mais ne dormant pas, rêvant à ce qu'elle avait déjà fait et à ce qu'elle voulait faire, une sinistre joie dans l'âme, un mauvais sourire aux lèvres, se disait:

—Encore quelques jours et mon œuvre sera achevée!

II.

DÉFIANCE!

L'hôtel de Blangy, rue de Lille, avait repris une apparence de vie, mais une apparence plutôt qu'une réalité.

Pendant deux ou trois jours on y entendit ces bruits de retour que produisent les allées et venues des gens, les visites des fournisseurs, la mise en place des meubles, le débarquement des bagages, les chevaux qui se réinstallent dans les écuries, et tout ce tumulte de voyageurs qui prennent leurs aises dans une auberge.

Puis ce fracas s'éteignit.

La vieille et opulente demeure retomba dans le silence d'où elle était sortie.

On n'y vit circuler que des espèces de fantômes sombres, valets en livrée de deuil, femmes de service en robes noires.

Les maîtres ne se montraient pas et défendaient leur porte.

Peu de visites d'ailleurs.

Les hôtels voisins étaient à peu près vides.

En novembre, les châteaux gardent leurs hôtes et Paris ne les revoit guère qu'au mois de janvier et parfois plus tard.

Huit jours s'étaient écoulés depuis le retour des châtelains de Blangy chez eux.

Il était neuf heures du soir.

Le dîner de famille s'était passé comme celui des autres jours, dans une tristesse morne.

C'était le seul moment où François Valencourt voyait la marquise, et, devant les domestiques, ils échangeaient à peine quatre paroles vides et banales.

Louise de Chambeyre était bien changée. En quelques jours elle avait vieilli de quinze ans. Peut être cette métamorphose était-elle due à la négligence affectée qu'elle apportait aux soins d'elle-même.

Elle n'avait de cœur à rien, se sentait dans l'âme un dégoût profond et, en voyant sombrer autour d'elle ce qu'elle aimait du seul amour qui lui restât, de son amour de mère, elle était envahie par un immense désespoir d'autant plus poignant que, sous ces deuils, elle devinait le châtiment.

Après avoir passé deux heures auprès de sa fille, elle venait de rentrer chez elle et de s'y enfermer.

Seule dans cette chambre somptueuse, drapée de damas rouge ancien, au lit large et bas, au plafond élevé, elle semblait perdue dans une immensité désolée.

Les bruits de la rue n'arrivaient pas jusqu'à elle ou c'était en un murmure indistinct et sourd.

En face de ses fenêtres, le jardin de l'hôtel s'étendait avec ses grands arbres dont les dernières feuilles tombaient une à une sur les pelouses jaunies.

Elle s'assit dans un fauteuil auprès de la cheminée et se plongea dans d'amères réflexions.

Le médecin était venu pour sa deuxième visite de la journée.

Pendant une heure, il avait examiné, questionné Thérèse.

Il ne comprenait rien à son mal.

C'était une langueur molle, une faiblesse extrême, une sorte de détente des nerfs, un abandon de la vie qui s'en allait, sans souffrance, doucement, en besoin de sommeil incessant et presque bienfaisant dans lequel elle s'éteignait peu à peu, plus débile chaque jour.

Le docteur Chambay secouait la tête d'un air qui n'annonçait rien de bon.

Et, en se retirant, il dit à la mère:

—Il faudra consulter, voir.... C'est grave.

Et cependant cette maladie ou plutôt cette langueur ne ressemblait à rien de ce qu'il avait pu étudier dans sa longue et brillante carrière.

Il en convenait.

La mère éprouvait de ces dernières paroles une frayeur qui paralysait son intelligence.

Il n'y avait pas plus de trois semaines que les premiers symptômes du mal s'étaient produits, sans gravité d'abord, plus menaçants ensuite.

Maintenant, les progrès étaient sensibles de jour en jour et presque d'heure en heure.

Les yeux fixés sur les charbons du foyer, les lèvres serrées, blêmes, les doigts crispés dans ses cheveux où des nuances d'argent commençaient à se montrer, la marquise cherchait la cause de ce mal inconnu sans la découvrir.

Tout à coup un bruit léger attira son attention.

Elle se retourna à demi vers la porte qui communiquait de sa chambre dans son boudoir.

Seul son mari venait à pareille heure de ce côté, au temps où leurs relations n'étaient pas interrompues.

Un pli se creusa au milieu de son front, verticalement, entre les yeux dont les sourcils se rapprochèrent.

Son visage, à ce moment, respirait bien l'aversion à son paroxysme.

C'était lui, sans doute.

Que venait-il faire?

On frappa doucement à la porte.

Cette porte était verrouillée et fermée à double tour.

La marquise ne répondit pas d'abord, mais comme on frappait de nouveau, elle se leva et dit:

—Qui est là?

—Moi.

—M. de Blangy?

—Oui.

—Que voulez-vous?

—Vous parler.

—A quoi bon?

—Il le faut.

Il est impossible de rendre la sécheresse de ce dialogue échangé à voix basse entre deux époux, liés par une si lourde chaîne, l'un à l'autre, comme des forçats et pour la vie.

Il se fit un bruit de verrous tirés et de clef dans la serrure, et la voix dure et brève de la marquise dit:

—Entrez.

Elle alla se remettre à sa place en désignant à son mari un siège en face d'elle.

La face de François Valencourt éclairée par la lueur d'une lampe placée sur la cheminée n'avait jamais été si blafarde.

On lisait sur cette figure mince et anguleuse la même fatigue que sur le visage de sa femme, mais avec aggravation de la frayeur que doit éprouver l'animal traqué par une meute et qui entend les premiers abois des chiens de tête près de sa bauge ou de son gîte.

Sa démarche était oblique et sans franchise; son regard faux; son allure inquiète.

—Qu'avez-vous à me dire? demanda brusquement la marquise.

—Des choses graves.

—Le moment est mal choisi. Je suis accablée de fatigue.... Des pressentiments m'agitent.... J'ai mal aux nerfs.. Je ne vous écouterai peut-être pas de sang froid.. Ne pourriez-vous remettre cet entretien?

—Non.

—Cependant....

—Il est urgent....

—Je dois vous prévenir qu'en ce moment une seule question m'importe.... un seul point me touche.... la santé de Thérèse.

—Sans doute vous avez raison, fit-il avec une indifférence marquée, mais il en est d'autres qui vous intéressent....

—Lesquels?

—L'honneur de notre nom.

—Ah! l'honneur, fit-elle dans une explosion de dédain, il est bien malade... bien bas.... bien compromis.... à mes yeux du moins.... Nous avons pris un mauvais chemin et nous en sommes punis.... moi, du moins....

—Etes-vous si abattue?

—Je n'ai plus de courage en effet.

—Je vous croyais plus forte, reprit-il avec une pointe d'ironie. Qui vous a lancée dans ce chemin dont vous parlez, si ce n'est vous!

—J'ai eu tort.... J'obéissais à des sentiments que vous n'avez jamais connus.... Je haïssais une femme.... Je me vengeais cruellement peut-être mais sans que la Justice pût intervenir dans nos affaires. Aujourd'hui.... en serait-il de même?

—Qu'en savez-vous? dit-il en dardant sur elle l'éclair glacé de son regard.

Elle s'apaisa soudain.

—Rien.... ou plutôt je ne veux rien savoir.... de vos machinations basses et criminelles.... Je dois les ignorer.... je les ignore.... Et rappelez-vous ceci, monsieur de Blangy: c'est que moi.... quoi qu'il arrive.... je n'aurai trempé dans aucune de ces actions.... je parle des dernières.... des aventures ténébreuses des mois qui viennent de s'écouler, là bas, en Bourgogne, et dont ma vie est bouleversée à ce point que je me demande si la mort ne serait pas préférable à une existence troublée par tant d'infamie.

François Valencourt se leva et s'adossant à la cheminée:

—C'est justement parce que je vous vois si faible et si chancelante que je suis venu. Vous avez raison, non de croire à un danger mais à la nécessité de nous défendre. Vous vous éloignez de moi et je ne vous en veux pas. Vous ne m'avez jamais aimé, je le sais.... Vous l'avez dit devant moi et je ne m'en suis pas offensé.... Nous n'étions en réalité que deux associés.... mais notre association n'est pas de celles qu'on peut rompre impunément....

Il baissa la voix et avec son même calme:

—Nous sommes rivés ensemble pour toujours, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. J'espère d'ailleurs que la nôtre sera bonne; elle est trop solide pour qu'on l'ébranle aisément. Seulement des associés se soutiennent. L'union fait la force.... Causons donc de nos affaires. J'y ai réfléchi à loisir et un point me frappe.

—Quel est-il?

—C'est que nous avons un ennemi dans la maison.

—Un ennemi?

—Ou l'agent d'un ennemi, ce qui revient au même....

—Vous croyez?

—Je le crois.

La marquise fit un geste d'incrédulité.

—Point d'effet sans cause, reprit le mari; point de mal sans principe.

—Je ne vois pas....

—Il faut chercher. Etes-vous sûre de vos gens?

—Etes-vous sûr des vôtres? riposta la marquise.

—Ils sont depuis des années à mon service.

—Les miens de même. Ma femme de chambre est là depuis dix ans; Suzanne depuis plus vingt....

—Et cette institutrice?

Madame de Blangy haussa les épaules.

—Une étrangère, une Anglaise.... Quelle apparence?.... Elle ne nous connaissait pas il y a six mois.

—La connaissiez-vous davantage?

Mistress Hampton me l'a énergiquement recommandée.

François Valencourt se pressa le crâne comme pour en faire jaillir une idée.

L'idée ne jaillissait pas.

Mais, en abaissant ses regards sur le visage de la marquise, il la vit tout à coup fixer un point invisible, immobile, dans l'attitude de la réflexion.

—Cette ressemblance, murmura-t-elle, comme se parlant à elle-même....

—Que dites-vous? demanda le mari.

—Attendez!.... Vous me faites songer....

—A quoi?

—Jamais je ne l'avais observée avec autant d'attention que pendant ce voyage. Toute la nuit elle était en face de moi, assise, reposée. Ses yeux ne me quittaient pas....

—De qui parlez-vous?

—D'elle.... de cette miss Vanbury! En effet, c'est à dater de son arrivée dans la maison que le deuil y est entré.

Et d'un geste violent elle écarta cette idée comme une absurdité.

—Je suis folle, s'écria-t-elle, et, en vérité, il faut perdre la raison pour attacher de l'importance à de telles suppositions. Le malheur, le grand, vient de votre indignité, monsieur, et non d'une pauvre fille qu'il est indigne d'accuser! Cette miss Vanbury est un modèle de douceur et de vertu! Savez vous, puisque vous cherchez une explication ici, d'où viennent votre trouble et vos inquiétudes? J'ose à peine vous le dire. Je voudrais écarter de moi ce souvenir ... je ne le peux pas. Sans doute la mort de mon fils est une calamité pour nous, mais qui peut n'y voir qu'un malheur de famille, un deuil où nous cache bien des larmes, mais enfin qui n'altère pas notre sécurité.... La faute odieuse, celle qui pèse de tout son poids sur nous.... elle est ailleurs.... Vous la connaissez!

—Silence!

—Ne craignez rien; elle est tellement vile, si odieuse, que je ne veux pas souiller mes lèvres en l'expliquant.... mais prenez garde qu'elle n'éclate un jour. Alors le nom de Blangy serait flétri comme ceux des grands coupables, des misérables qui ont versé le sang....

Le marquis lui saisit le poignet rudement:

—Taisez-vous! ordonna-t-il.

Elle acheva dans un hoquet de dégoût:

—.... Pour de l'argent.

Elle se leva.

François Valencourt demeurait impassible à sa place, un rire dédaigneux stéréotypé sur sa face de fourbe.

—Ah! tenez, reprit-elle avec colère, allez-vous-en. Et qu'il n'y ait plus jamais rien de commun entre nous. Associés, nous l'avons été, en effet, jadis, dans une odieuse affaire, dans une criminelle entreprise, mais si vous étiez poussé par la cupidité, moi j'obéissais à un autre sentiment. Souvent depuis, à mesure que mes enfants grandissaient, j'ai tremblé que le mal fait aux autres ne retombât sur eux.... J'ai voulu réparer ce malheur.... La honte m'a retenue.... Un stupide orgueil m'a lié les mains....; Ah! si j'ai eu ma part de cette horrible faute.... j'en ai été punie.... Le remords a souvent troublé mes nuits.... J'ai vu cette femme irritée.... ses enfants nous maudissant.... Ce n'était rien encore.... Ce que nous avons fait était lâche et digne de la réprobation des honnêtes gens, mais du moins nous n'avions pas de sang aux mains...... aujourd'hui, je prononce ces paroles la rougeur au front, pourriez-vous en dire autant! Tenez, vous me faites horreur! Laissez-moi...... Rentrez chez vous.... Je ne veux ni vous voir ni vous parler.... Pour le monde rien ne sera changé à l'hôtel de Blangy, mais ici du moins je suis chez moi! Maniez l'argent.... gardez-le; donnez le; jetez-le par les fenêtres; apaisez vos complices avec de l'or, vous êtes libre.... Que m'importe, mais je vous défends de passer le seuil de cette chambre.

Elle commandait d'un geste impérieux.

Son doigt montrait la porte au marquis.

Il ne bougea pas. Sa figure exprimait l'indifférence la plus parfaite pour ces injures.

—J'ai bien fait de venir, dit-il. Vous avez des scrupules tardifs, ma chère. Un peu de réflexion vous en montrera le danger. Si je me perds, [illegible] si un